



MONSIEUR

de Rohena Gera

Ratna est domestique chez Ashwin, le fils d'une riche famille de Mumbai. En apparence la vie du jeune homme semble parfaite, pourtant il est perdu. Ratna sent qu'il a renoncé à ses rêves. Elle, elle n'a rien, mais ses espoirs et sa détermination la guident obstinément. Deux mondes que tout oppose vont cohabiter, se découvrir, s'effleurer...

La réalisatrice Rohena Gera répond :

Comment avez-vous trouvé les moyens cinématographiques pour représenter ces deux mondes inconciliables ?

Pour figurer cette idée de séparation, je plaçais toujours quelque chose entre mes personnages, que ce soit un plateau, une assiette ou un meuble. À de très rares moments rien ne les séparent, ils respirent alors le même air mais des barrières invisibles demeurent. En ce qui concerne la lumière, il fallait qu'on voie Ratna sortir de l'ombre pour qu'on commence à la remarquer, de manière subtile, même si l'histoire est racontée principalement de son point de vue. Je me suis appuyée sur l'interprétation des deux comédiens et les choses sont venues naturellement.

Diriez-vous que votre film est un récit d'émancipation féminine ?

On peut le dire, en effet. Mais Ashwin se libère tout autant qu'elle. Il est question d'émancipation mais aussi de confiance en soi, de croyance en ses rêves et de lutte pour qu'ils se réalisent. Il faut croire en ce qu'on est, quel que soit le milieu d'où l'on vient. Qu'on soit une veuve ou un homme aisé, on n'a pas à se sentir piégé. Parfois, on a besoin du soutien d'une amie, comme Ratna. Je voulais qu'à la fin, elle fasse quelque chose de sa vie, qu'elle se libère mais sans pour autant que ça vienne de lui. Il pourrait l'aider, il a tellement de pouvoir.

Votre point de vue sur la société indienne est-il celui d'une artiste à l'intérieur ou à l'extérieur de celle-ci ?

Mon point de vue n'est pas extérieur. J'ai grandi en Inde, je connais parfaitement cette société. Mais je me tiens à la fois à l'intérieur et en dehors de cette société, ce qui alimente le conflit en moi ! Je pourrais m'adapter à la vie en Inde mais je sens que j'ai du mal à me taire. Ce qui explique pourquoi il fallait que mon histoire d'amour soit authentique et que je ne fasse pas des femmes des victimes, comme c'est souvent le cas dans certains films. Après tout, il s'agit de mon film et je suis dedans d'une certaine manière. Comme j'ai vécu à l'étranger beaucoup de temps, j'ai aussi un regard extérieur. Je n'ai pas besoin de me protéger, ni d'adopter un point de vue supérieur sur la situation car je suis dans une position d'entre-deux. Ce qui ne veut pas dire que j'accepte ce qui se passe en Inde pour les femmes. C'est même la raison pour laquelle j'ai voulu prendre mes distances. Les femmes ne sont pas en sécurité quand elles marchent dans la rue. Mon film est très doux par rapport à la violence actuelle du pays. Il rend compte du quotidien de ces employées qui n'ont aucun contrat de travail, ni même la sécurité sociale. Elles sont souvent payées le 7 du mois, pour qu'elles ne puissent pas partir, car qui partirait avec 10 jours de salaire en moins ? Cette pratique odieuse n'est pas encadrée. J'espère que mon film suscitera des débats sur la manière dont on traite ces femmes – et plus généralement toutes les personnes exploitées... Comment changer les choses ? Je me suis posée cette question toute ma vie. Mon film dérangera sans doute des gens mais j'espère qu'il donnera de l'espoir à d'autres.

(Extraits du dossier de presse)

C'est le premier long métrage de fiction d'une cinéaste qui fut étudiante à la Stanford University en Californie et au Sarah Lawrence College de New York, avant d'être scénariste, assistante réalisatrice, productrice et auteure de documentaire. Monsieur a été conçu à partir de souvenirs d'enfance de Rohena Gera : petite fille, elle ne comprenait pas pourquoi sa nounou ne devait pas s'installer à la table familiale et était tenue de dormir par terre dans une chambre exigüe. Au-delà de cette préoccupation, la réalisatrice traite de la condition des domestiques et de la classe populaire en Inde. En dépit de l'abolition officielle du système des castes, le pays vit encore sous le joug de préjugés ancestraux qui perturbent la mixité sociale et engendrent un système discriminatoire envers les moins aisés. Ratna fait partie de cette classe défavorisée, et doit en plus supporter sa condition de femme opprimée. En tant que veuve, elle est en effet sommée de mener une vie discrète et d'entreprendre une sociabilité minimale, sa belle-famille ne l'ayant laissée partir en ville que parce qu'elle devenait dans ce cas une bouche en moins à nourrir.

La jeune femme économise ses maigres gages pour payer les études de sa petite sœur, et souhaite elle-même se former afin de travailler dans la grande couture ; mais là, elle se heurte à une hostilité de classe qui lui dénie le droit de s'émanciper par un emploi noble, et les portes se ferment à elle. Le mérite de la réalisatrice est de ne pas trop mettre en exergue les déterminismes sociaux, et d'établir un parallèle entre les déboires de Ratna et ceux d'Ashwin, le jeune homme de bonne famille, qui semble le plus à plaindre des deux. Guère épanoui entre une fiancée infidèle, une mère possessive et un environnement professionnel qui l'opprime, Ashwin manifeste moins d'audace que sa servante : « *Visuellement, nous voyons que le monde de Ratna est ouvert. Nous la voyons à la campagne, et même à l'extérieur dans la ville, s'engager avec tout ce qui est autour d'elle. Ashwin, au contraire, est piégé dans sa voiture climatisée, son bureau et sa maison... C'est un cocon privilégié qui l'étouffe. Il essaie de faire ce qui est juste par rapport à sa famille, mais peut-il être fidèle à lui-même tout en restant "bon" aux yeux des autres ?* », a déclaré la réalisatrice.

Par petites touches délicates, elle filme le rapprochement tant inéluctable que difficile de deux êtres que tout séparait initialement, alternant dialogues explicatifs et non-dits suggestifs, avec une pudeur et une retenue qui ne sont pas sans évoquer *In the Mood for Love* de Wong Kar-wai, qu'elle cite explicitement dans le dossier de presse. L'art de Rohena Gera s'appuie sur un travail plastique subtil : des assiettes, meubles ou plateaux placés entre les deux personnages accentuent l'idée qu'ils sont entravés par une distance ; mais s'ils respirent le même air ou se retrouvent côte à côte, des barrières invisibles paraissent les séparer malgré tout, ce qui ne rend que

plus troubles les audaces de Ratna ou Ashwin, lorsqu'elle offre une chemise à son patron ou quand il ose lui effleurer la main. On pourra objecter qu'il manque au film une certaine aspérité, le métrage se situant dans un projet créatif médian, quelque part entre la subversion romanesque *The Housemaid* de Im Sang-soo et l'académisme de *Miss Daisy et son chauffeur* de Bruce Beresford, pour citer d'autres œuvres ayant abordé le thème de l'attraction amicale, amoureuse ou sexuelle au-delà des barrières sociales. Cela ne constitue qu'une réserve mineure eu égard aux réelles qualités de ce récit touchant.

aVoir-aLire

Monsieur attrape son spectateur grâce à de nombreuses qualités. Ses deux acteurs sont absolument remarquables, mais ils sont également soutenus par une écriture et une mise en scène limpides. Les différentes séquences sont effectivement remplies de détails extrêmement forts montrant au spectateur comment un rapport simple entre deux être peut parfois plier des règles de sociétés radicales et humiliantes.

Car il faut comprendre que derrière la jolie histoire, le film brosse surtout un portrait terrible de l'Inde qui se veut libérale et ouverte. Ratna tente à la fois de sortir de son statut de veuve, l'emprisonnant dans une coutume matriarcale terrible de son village, tout comme de son image de pauvre, voire d'ignorante, dans une mégapole comme Bombay où les habitants sont sans pitié avec les classes du dessous. Sa confrontation avec les citadins, notamment avec les femmes, la renverra régulièrement à sa place d'arriérée dont elle ne doit sortir sous aucun prétexte. Fataliste et pourtant combative, Retna symbolise à elle seule un mouvement encore invisible dans son pays. Le scénario, extrêmement sensible, la fera violemment rebondir entre ses rêves et sa réalité.

Ecran large



En projection

Me 9 19h Je 7 14h30 Sa 9 19h Di 10 16h30
Lu 11 14h30 Ma 12 21h Me 13 21h
Je 14 19h Ve 15 19h
Sa 16 14h & 19h Di 17 19h
Ma 19 21h